

Moi Marie Gobaille...

Journal d'un bourgeois de Rennes au XIX^e siècle

Il y a longtemps que les historiens ont reconnu la valeur des écrits dits du for privé, qui voient le jour à la toute fin du Moyen Âge, au moment même où l'individu prend son essor. Journaux, autobiographies et autres livres de raison ont en effet l'insigne vertu d'éclairer l'histoire du quotidien, mais aussi l'histoire du corps et des émotions, si difficiles à appréhender par d'autres voies¹. Certains de ces textes ont atteint à une célébrité considérable, mais d'autres sommeillent encore au fond des dépôts d'archives, des bibliothèques publiques ou bien même des greniers, et il faudra bien du labeur pour mettre au jour cet immense gisement documentaire. À cette œuvre de longue haleine, Bruno Isbled a, on le sait, brillamment contribué en sortant de l'ombre le journal du « bourgeois de Rennes » Claude Bordeaux². Trois décennies plus tard, c'est en exhumant le journal d'un autre « bourgeois de Rennes » que nous aimerions lui dire notre reconnaissance pour tout ce qu'il a apporté à l'histoire de notre région.

Nous voilà cette fois au XIX^e siècle, un siècle qu'il est coutume de présenter comme l'apogée de la littérature du for privé. Le texte qui nous occupe a été écrit par Marie Pierre Alexandre Gobaille³, dont le prénom habituel était peut-être « Marie⁴ ». Gobaille est né en 1817 dans une famille de la petite bourgeoisie rennaise. Tout jeune, il entre dans l'administration des Ponts et Chaussées. Il devient conducteur en 1840 et le restera jusqu'à son départ à la retraite. Concomitamment, il s'élève dans la hiérarchie

1. La bibliographie sur les écrits du for privé est importante. Renvoyons seulement ici à BARDET, Jean-Pierre et RUGGIU, François-Joseph (dir.), *Les écrits du for privé en France. De la fin du Moyen Âge à 1914*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), 2014, p. 275-310.

2. ISBLED, Bruno (éd.), *Moi Claude Bordeaux... Journal d'un bourgeois de Rennes au 17^e siècle*, Rennes, Apogée, 1992.

3. Sur la trajectoire sociale et professionnelle de Gobaille, voir LE BIHAN, Jean, « Fonctionnaires intermédiaires en Ille-et-Vilaine (1825-1914). Dictionnaire biographique III. Les conducteurs des Ponts et chaussées », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine*, t. CXII, 2008, p. 316.

4. À 29 reprises, dans son journal, Gobaille se désigne par ses nom et prénoms ; dans 19 cas, il utilise ses trois prénoms à la fois, dans 10 cas un seul de ses prénoms, qui est systématiquement Marie.

sociale et développe une aspiration manifeste à la respectabilité bourgeoise : il rêve d'ascendance glorieuse et se plaît à immortaliser son visage, comme en témoigne ce portrait en demi-buste réalisé dans le style de Bonnat par l'artiste local Félix Roy, où il pose en vieillard austère, un brin mélancolique (fig. 1)⁵.

Gobaille commence à rédiger son journal au mois de janvier 1860, sans s'expliquer sur sa prise de plume. Il l'arrête trente ans plus tard, en décembre 1890, tout aussi laconiquement. Au total, 873 notices journalières s'égrènent au long de 90 feuilles. Point de titre : c'est une autre main que la sienne qui a écrit le mot « journal » au début du manuscrit et c'est un bibliothécaire, sans doute, qui l'a intitulé *Journal d'événements survenus à Rennes de 1860 à 1890*... On ne connaît



Figure 1 – Roy, Félix, [*Marie Gobaille au soir de sa vie*], 1890 (coll. part.)

qu'imparfaitement l'histoire ultérieure du manuscrit. Ce que l'on sait, c'est qu'il s'est retrouvé entre les mains de l'érudit rennais Lucien Decombe, lequel en a fait don à la bibliothèque municipale de Rennes, probablement entre la mort de Gobaille, en 1894, et la sienne propre, en 1905. Plus d'un siècle plus tard, il est toujours conservé en ce lieu, sous la cote Ms 1106, et il est de surcroît numérisé⁶. Il n'a jamais été exploité méthodiquement par les historiens, mais les bons connaisseurs de l'histoire rennaise ont toujours su son existence, à l'image de Pascal Burguin, qui y consacre des lignes fort justes dans sa thèse⁷, ou du regretté Xavier Ferrieu, qui nous l'a fait découvrir il y a un peu plus de vingt ans.

Le « journal de Gobaille » mériterait assurément une étude approfondie. En attendant que ce jour vienne, posons quelques jalons qui, à tout le moins, feront entrevoir sa richesse.

5. Ces pièces sont en possession de descendants de Gobaille : la petite chronique familiale, intitulée « Famille Gobaille », appartient à M. Olivier Dor, le portrait à M. Jean Gobaille. Nous remercions chaleureusement la famille Gobaille pour l'excellent accueil qu'elle a réservé à notre enquête, en particulier M. et M^{me} Philippe Gobaille.

6. Sur le portail *Les tablettes rennaises*, de la bibliothèque de Rennes Métropole.

7. BURGUIN, Pascal, *Une ville et ses élites au XIX^e siècle. Rennes (1815-1914). Économie, société, identité*, dactyl., thèse de doctorat en histoire contemporaine, université Rennes 2, 2003, p. 306-307.

Logiques d'écriture

Faute de véritable titre ou même d'*incipit*, c'est à l'historien qu'il revient de caractériser le document dans l'éventail des dénominations relatives aux écrits du for privé. Il ne s'agit évidemment pas d'une autobiographie, et pas davantage d'un journal où le scripteur consignerait la succession des travaux et des jours de façon tant soit peu systématique. Le manuscrit livre un relevé sélectif de faits correspondant à un certain nombre de journées, avec un probable recul si l'on en croit la parfaite homogénéité de la présentation et la qualité de la graphie (fig. 2). La quasi-absence de rature ou de repentir, la grande rareté des ajouts, laissent également supposer que les faits relatés ont décané quelque temps avant que d'être couchés sur le papier⁸. À bien des égards, le manuscrit pourrait évoquer les livres de raison de l'Ancien Régime, en particulier lorsque ceux-ci tendent à la chronique locale. Il paraît pourtant impossible de lui appliquer ce vocable : d'abord parce qu'il ne comporte aucune comptabilité domestique ; ensuite parce que ne s'y révèle aucune volonté de transmission familiale

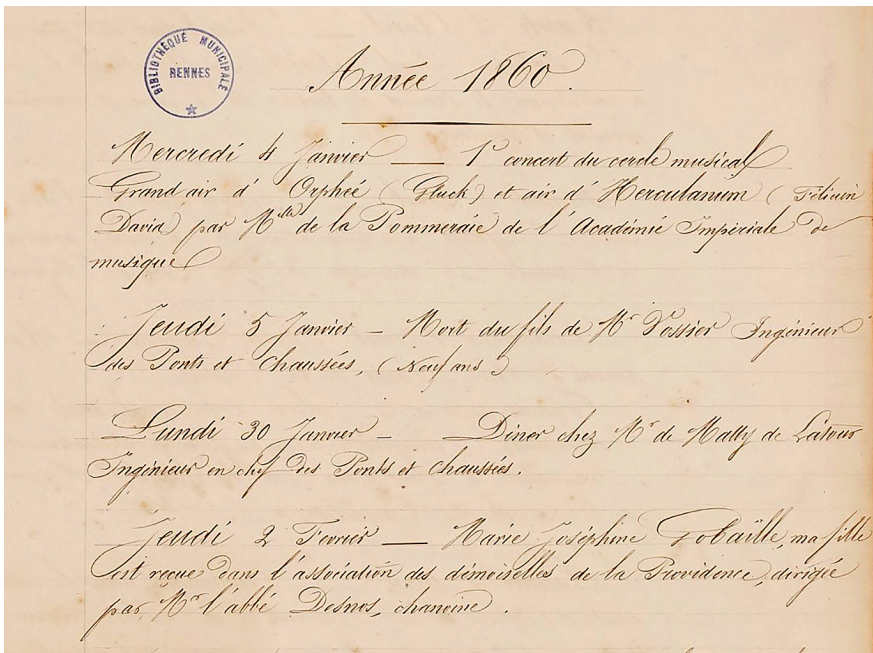


Figure 2 – Les premières lignes du Journal (Bibl. Rennes Métropole, Ms 1106)

8. La consignation paraît être assez rapide, malgré tout, si l'on en croit la notice du 17 janvier 1887, que Gobaille augmente d'un fait daté du 24 janvier (l'ajout se repère au fait qu'il a été effectué au moyen d'une encre différente).

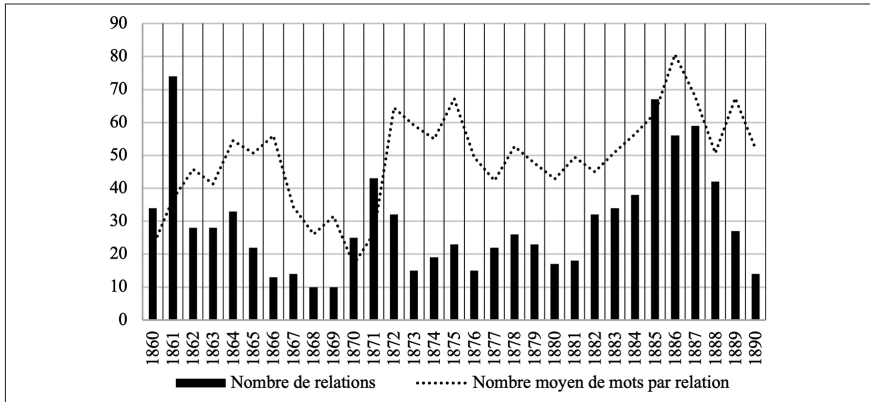
ou pluri-générationnelle⁹, tant de la part de son auteur, qui n'en dit mot, que de ses héritiers, qui, en le confiant à Lucien Decombe, l'ont de toute évidence considéré comme un manuscrit relatif à l'histoire de la ville.

Le *Journal* de Gobaille n'en obéit pas moins à des ressorts personnels d'écriture, qui se révèlent d'abord dans des caractéristiques formelles. Les 873 notices journalières incluent 914 relations d'événements distincts. L'écriture peut être considérée comme assez homogène. Les notices sont le plus souvent brèves : une cinquantaine de mots en moyenne mais généralement beaucoup moins, 84 % d'entre elles (729/873) comportant au maximum trois phrases (graph. 1). Les relations développées sont l'exception, le record revenant à la procession du Vœu de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle le 8 septembre 1861 (20 phrases et près de 400 mots). Les rythmes d'écriture semblent également marqués par une grande régularité, sur le temps de l'année (on n'observe aucune concentration mensuelle significative) comme sur celui de la semaine, le léger avantage du dimanche tenant aux nombreuses fêtes et cérémonies qui se déroulent ce jour-là. Au fil des trente ans, la consignation a pu s'interrompre temporairement (entre novembre 1866 et avril 1867, entre juillet 1878 et janvier 1879, etc.), sans que les raisons nous en soient connues, mais le scripteur a toujours repris le fil de sa plume. Son assiduité présente néanmoins, d'une année sur l'autre, de réelles variations d'intensité : il est des années où les mentions se succèdent à une fréquence quasi hebdomadaire (1861, 1885, 1886, 1887, etc.) et d'autres où elles sont à peine mensuelles (1866, 1868, 1869). L'explication tient possiblement à l'inégale densité des événements : les années 1870 et 1871, qui marquent l'irruption sans précédent – comme sans lendemain – de la grande histoire, l'illustrent de manière éclatante. Interfère également la conjoncture personnelle de l'auteur, en particulier sa mise à la retraite, en mars 1882, qui lui donne le loisir de se consacrer comme jamais à sa plume. Sa chronique devient alors beaucoup plus serrée, tandis qu'il mène parallèlement une autre entreprise d'écriture : la rédaction de deux cahiers manuscrits relatifs aux rues et aux institutions rennaises, dans lesquels il compile des données érudites et y adjoint des actualisations personnelles¹⁰.

Les logiques d'écriture de Gobaille se révèlent aussi dans la sélection des faits qu'il juge dignes d'être retenus. À l'échelle des trente années, quelques traits d'ensemble peuvent être, à cet égard, dégagés. Ce qui frappe, en premier lieu, est la prédominance très marquée (45 %) des « événements individuels », sur lesquels nous allons revenir. C'est aussi le caractère résolument rennais des faits sélectionnés, les notices « extra-locales » ne dépassant guère 15 % de l'ensemble et intéressant généralement la vie politique nationale ou internationale. Enfin, Gobaille accorde un intérêt plus précis à deux types de faits en particulier : ceux qui ont trait à la vie religieuse locale (près

9. Sur les livres de raison, voir MOUYSET, Sylvie, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, xv^e-xix^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

10. Bibl. Rennes Métropole, Ms 1177/1 et Ms 1177/2. Le premier a été rédigé en 1883 et remis dès l'année suivante à Lucien Decombe ; la rédaction du second a occupé Gobaille de 1885 à 1892.



Graphique 1 – Les relations du *Journal* au fil des ans

de 13 % des relations) et ceux qui relèvent du fait divers ou de la catastrophe (un peu moins de 12 %). Cette distribution à grands traits ne doit pourtant pas masquer de sensibles évolutions internes. Au cours de la première décennie, Gobaille relate volontiers des voyages et excursions que le chemin de fer rend alors plus accessibles, et qui participent d'une volonté de découverte monumentale dont témoigne aussi sa participation à la vie de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine ; de telles mentions disparaissent à peu près complètement après 1870. De manière tendancielle, la part du religieux décroît (30 % des relations dans les années 1860, 20 % dans les années 1880), alors que s'affirme toujours davantage le primat des événements individuels (36 % des relations dans les années 1860, 46 % dans les années 1870, 51 % dans les années 1880). À la fin du registre, l'ouverture sur l'extérieur, étranger compris, se fait sensible, qu'il s'agisse de la vie religieuse ou des catastrophes (mention est faite de sinistres survenus à Paris [9 mars 1881], Nice [23 mars 1881], Naples [29 juillet 1883] ou Exeter [5 septembre 1887]) : se devine ici un accès accru à l'information qui mériterait assurément d'être précisé. Mais l'ouverture finale ne remet nullement en cause le caractère foncièrement rennais du manuscrit.

Horizons sociaux

Penchons-nous plus spécialement sur ces « événements individuels », que nous avons définis comme de grandes étapes de l'existence telles que naissances et baptêmes, mariages, décès et enterrements. Le *Journal* en rapporte précisément 413. Décès et enterrements dominent fortement, ce qui traduit tout à la fois la sensibilité de Gobaille à la mort et l'importance du rituel des funérailles dans la société du temps. Environ un sixième de ces événements intéresse des personnalités de stature nationale ou internationale, avec lesquelles Gobaille n'entretient évidemment aucune relation d'ordre personnel. Son

intérêt à leur égard s'accroît dans les années 1880, alors que, nous l'avons dit, il accède à des nouvelles plus nombreuses et plus lointaines. On note, en passant, son intérêt pour l'histoire du gotha européen et tout particulièrement pour la famille royale espagnole. Tous les autres événements concernent la société locale ou la famille de Gobaille. Ils intéressent en fait deux groupes : des personnalités publiques et des proches. Deux groupes qu'il est pour ainsi dire impossible de distinguer dans la mesure où, d'une part, ils s'interpénètrent et où, d'autre part, Gobaille ne spécifie presque jamais le lien qui l'unit à tel ou tel. Au vrai, il ne le fait qu'à 10 reprises, principalement dans les années 1860 et à propos exclusivement de parents. Ses relations d'amitié, de voisinage, de travail, etc., qui infusent très vraisemblablement son *Journal*, ne sont jamais caractérisées en tant que telles, ce qui les invisibilise dans une très large mesure. Au total, l'univers social que dessinent ces 413 événements individuels est donc hétérogène et assez hermétique ; mais on peut, malgré tout, le caractériser minimalement.

Cet univers est un univers bourgeois. Au vu des professions ou états que Gobaille leur attribue, on peut estimer que les individus qui le composent appartiennent aux catégories supérieures de la société pour les trois quarts d'entre eux, aux catégories moyennes pour le quart restant. L'ensemble est coiffé par les archevêques, les préfets et les maires de Rennes, c'est-à-dire les autorités de la ville, avec lesquelles Gobaille n'a probablement pas non plus de rapports personnels. Le cardinal Brossays Saint-Marc tient, dans cette galerie, une place toute spéciale, à laquelle l'examen de l'ensemble du *Journal* rend davantage justice. Nous y reviendrons. Plus généralement, les horizons sociaux de Gobaille épousent les contours d'une bourgeoisie diplômée faite de fonctionnaires, de professionnels libéraux et de clercs. Dans les rangs des serviteurs de l'État, officiers et magistrats occupent une place de choix, de même que les ingénieurs des Ponts et Chaussées, ce qui est plus original et tient à la carrière de Gobaille, accomplie pour l'essentiel au bureau de l'ingénieur en chef du service ordinaire d'Ille-et-Vilaine. Tout compte fait, on n'est sans doute pas loin, ici, de l'univers social décrit par le *Dictionnaire biographique d'Ille-et-Vilaine*¹¹, qui, un an après la mort de Gobaille, entendra recenser les notabilités départementales et qui, d'ailleurs, consacrera une brève notice au conducteur rennais¹². Le peuple, en tout cas, est absent, ou quasiment absent, du *Journal*. Significativement, deux de ses rares visages sont ceux d'un assassin (7 septembre 1887) et d'un voleur (2 avril 1884), comme si, ici aussi, la populace ne pouvait accéder à l'histoire sans commettre quelque forfait¹³.

11. Par extrapolation à partir de l'analyse de JOURDAN, Jean-Paul, « Perception et composition des élites locales à la fin du XIX^e siècle : le cas du Lot-et-Garonne », dans Sylvie GUILLAUME (dir.), *Les élites fins de siècles, XIX^e-XX^e siècles*, Talence, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1992, p. 19-26.

12. *Dictionnaire biographique comprenant la liste et les biographies des notabilités [...] du département d'Ille-et-Vilaine*, Paris, H. Jouve, 1895.

13. KALIFA, Dominique, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995, p. 272-273.

Au vrai, les liens de parenté sont les seuls que l'on puisse véritablement traquer dans le texte. L'entreprise est longue, toujours suspecte d'inachèvement, mais livre quelques enseignements dignes d'intérêt. Ainsi, 89 des 413 événements individuels précités intéressent-ils des parents ou apparentés de Gobaille. Ils dessinent deux cercles. 32 concernent des parents ou apparentés proches, c'est-à-dire des individus issus des parents et des beaux-parents de Gobaille ou bien des alliés proches. Ce cercle est polarisé par deux figures, celle du fils unique de l'auteur, Paul Eugène Gobaille, et celle de son neveu et pupille, Auguste Deforge, prématurément disparu en 1874. Le second cercle rassemble des parents ou apparentés plus lointains, qui, quasiment tous, descendent de cousins germains de Gobaille ou de son épouse Joséphine Lenoir ou bien sont des alliés proches de ces individus. Il apparaît, quant à lui, à travers 56 événements individuels et sans doute le décompte de tous les noms cités dans le *Journal* révélerait-il que le poids de ce cercle élargi est en réalité plus important encore. Gobaille est particulièrement lié avec les Dufresne et Le Gorrec, d'une part, Aussant et Delamaire, d'autre part, ceux-là issus de l'une de ses petites-cousines, ceux-ci de l'une de ses cousines par alliance : deux groupes familiaux qui, quelques décennies plus tôt, avaient encore un pied dans la boutique et qui, désormais, sont pleinement installés au sein de la bourgeoisie cultivée. Une question, bien sûr, taraude l'analyste : Gobaille valorise-t-il certains secteurs de sa parenté ? Impossible de le dire. Pour l'heure, laissons-nous aller à méditer sur la singulière notice du 21 janvier 1884, qui signale la mort d'une dénommée Marie Françoise Renée Lenseigne. Il s'agit en fait d'une cousine issue de germain de Gobaille, que l'on peut, par hypothèse, positionner à la périphérie de sa parentèle¹⁴. Cette octogénaire est née à Craon, en Mayenne, mais aussi et surtout elle est journalière et elle meurt à l'hospice. Bref surgissement d'un rameau familial déchu ? Au nom de quels liens secrets ?

Le « moi de Marie »

Atteindre la sensibilité personnelle d'un scripteur qui se fait une règle quasi absolue d'effacement est évidemment mission impossible ; du moins l'historien n'est-il que plus attentif à tout ce qui laisse passer, dans la carapace des faits, l'expression d'une subjectivité. Gobaille peut, en effet, confesser une émotion d'ordre esthétique : face à un beau jardin, au décor floral d'un reposoir ou d'une fête profane, ou encore au son de la voix des solistes qu'il va volontiers écouter, dans les années 1860, aux concerts du cercle musical. Sa plume s'interdit, en revanche, toute appréciation politique : même dans les circonstances les plus conflictuelles, celles de la guerre ou de « l'insurrection de Paris » (28 mai 1871), Gobaille s'en tient toujours au strict enregistrement des faits. S'il note à l'occasion les événements relevant de l'actualité princière, c'est sans exclusive :

14. PERROT, Michelle, « Figures et rôles », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 156.

les visites à Rennes de Napoléon III (6, 8 novembre 1865) ou de l'impératrice Eugénie (17, 18 janvier 1868 ; 26 décembre 1882) sont signalées au même titre que la mort de la reine Marie-Amélie (24 mars 1866), celle du comte de Chambord (24 août 1883) ou encore le vote par les Chambres de l'expulsion des princes (11 juin 1886). À partir du milieu des années 1880, Gobaille n'en porte pas moins un grand intérêt aux résultats des élections dans le département, lui qui n'avait dit mot des plébiscites du Second Empire ni même des scrutins des années 1870. Quel que soit le régime, la déférence à l'égard des autorités est chez lui de règle : tout au plus le *Journal* livre-t-il quelques indices sur le niveau d'affluence des événements officiels et les manifestations de réserve qui n'en sont que plus révélatrices, comme la « réception très froide » (« pas un vivat ») que reçoivent les ministres de l'Intérieur (Waldeck-Rousseau) et de la Justice (Martin-Feuillée), venus inaugurer le champ de courses (15 juillet 1883).

Gobaille est un peu plus bavard lorsqu'il relate la chronique religieuse de la ville. Le seul moment où il risque un « je » n'a-t-il pas trait à son inscription dans la congrégation de la Sainte Vierge (3 février 1861) ? Se devine ici un engagement d'autant plus personnel qu'il porte un prénom marial, pour le moins inusuel pour un garçon, même s'il a été couramment attribué, en rang secondaire, aux Bretons du XIX^e siècle¹⁵. L'aveu n'en demeure pas moins unique : dans son manuscrit, Gobaille se pose surtout en observateur du catholicisme rennais. Lors des funérailles, qu'il décrit souvent avec force détails (rarement il omet de citer le nom des notables chargés de porter les cordons du poêle), il ne mentionne jamais l'église où la cérémonie a lieu. Lui-même ne laisse percer aucun attachement à une paroisse en particulier : s'il est sans doute fidèle de Saint-Sauveur (dont il ne manque pas de signaler l'éclat des cérémonies, auxquelles il a manifestement assisté), il se plaît surtout à identifier les camails et barrettes provenues de toute la ville et exhibées lors des grandes cérémonies qui impliquent peu ou prou la cité entière : la Fête-Dieu, le dépôt à Saint-Aubin de la nouvelle maquette argentée du Vœu de 1632 (8 septembre 1861), la procession du 5 février 1871, à l'heure où la ville est menacée d'invasion, le pèlerinage des Rennais à Sainte-Anne d'Auray (8 décembre 1872). Malgré le caractère, là encore, très factuel des relations, Gobaille laisse transparaître son penchant pour les manifestations qui disent la présence publique du catholicisme dans une ville qui, si elle n'ignore pas l'anticléricalisme, implanté chez les élites libérales et une partie du peuple, demeure, plus que d'autres, « un milieu de chrétienté traditionnelle¹⁶ ». Sans nul doute, Gobaille peut être qualifié de dévot. Né quelques jours après la grande mission de 1817 orchestrée par les ultras, il a fait ses études « dans un établissement libre¹⁷ ». En 1839, il figure parmi les membres de la

15. L'information nous vient de Jean-Pierre Lethuillier, que nous remercions.

16. LAGRÉE, Michel, *Mentalités, religion et histoire en Haute-Bretagne au XIX^e siècle. Le diocèse de Rennes, 1815-1848*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 347.

17. Arch. nat., F¹⁴ 2539. Dossier Gobaille – Feuilles de note.

Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, matrice du futur catholicisme social¹⁸. Au sein de cette société dominée par des avocats d'obédience légitimiste (mais qui compte aussi quelques esprits plus libéraux), nous ignorons comment le jeune « employé aux ponts-et-chaussées » a bien pu se situer dans le débat concernant les formes d'assistance à mettre en œuvre : aumônes et visites des familles, comme l'entendait l'aristocratie traditionnelle ? ou bien salles d'asile et œuvre des apprentis, comme le souhaitait le jeune évêque Brossays Saint-Marc ? Vingt ou trente ans plus tard, Gobaille manifeste en tout cas un intérêt continu pour ces « œuvres » en direction de la jeunesse qui ont désormais pignon sur rue : d'abord l'« établissement de Toutes-Grâces », ancêtre des Cadets de Bretagne, implanté faubourg de la rue d'Antrain et placé sous la direction dynamique de l'abbé – et bientôt chanoine – Augustin Bourdon ; mais aussi l'œuvre destinée aux orphelines rennaises, établie faubourg Saint-Hélier en 1873.

Tenir Gobaille pour un « homme d'œuvres » serait pourtant excessif en l'absence d'éléments plus tangibles quant à son implication concrète dans la vie de ces établissements ; du moins leur fréquentation lui donne-t-elle l'occasion de contacts avec un clergé et des laïcs issus de toute la ville. Elle lui permet aussi d'approcher assez régulièrement l'archevêque, Godefroy Brossays Saint-Marc, l'un des rares personnages du manuscrit qui fasse l'objet de plusieurs notations subjectives. Lorsque Gobaille rapporte que, le prélat s'en revenant de Rome, « quelques cris proférés sont rapidement couverts par ceux de Vive Monseigneur » (18 juin 1862), il laisse percer le soutien qu'il apporte intérieurement au premier archevêque de la ville dans la lutte qui l'oppose en permanence aux autorités civiles. À ses yeux, l'éminence du personnage, que couronne sa promotion cardinalice en 1875, ne donne que plus de valeur aux « accents partant du cœur » (27 octobre 1875) qu'inspire à ce dernier la visite des œuvres qui lui sont chères. En vérité, tout ce qu'incarne Brossays-Saint-Marc parle à Gobaille : la naissance rennaise, la distance à l'égard de l'aristocratie blanche, les préoccupations sociales entendues dans un sens paternaliste, l'ensemble adossé à une défense intransigeante des vertus chrétiennes et de la place de l'Église dans la vie publique¹⁹. Le *Journal* se fait souvent l'écho de cette vision du monde : quand, au temps de l'Ordre moral, Gobaille acquiesce discrètement à la participation des autorités civiles ou militaires aux cérémonies religieuses ; mais aussi quand il salue, à l'occasion de leurs noces d'or, les vertus chrétiennes des époux Béziers-Lafosse (11 septembre 1888), ou bien encore quand il loue l'esprit de concorde sociale qui

18. POCQUET DU HAUT-JUSSE Barthélemy-Amédée, « Origines et débuts de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Rennes (1835-1849) », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. LXXVII, 1971, p. 145.

19. Sur Brossays Saint-Marc, voir LIBEAU, Christophe, *Godefroy, cardinal Brossays Saint-Marc, 1803-1878. Ambitions et limites de l'Église catholique en Ille-et-Vilaine au XIX^e siècle*, Bourg-des-Comptes, Alpha Societas, 1994.

émane de cette fête organisée à Toutes-Grâces en l'honneur de Charles Oberthür, fraîchement admis dans l'ordre de la Légion d'honneur (6 février 1875).

À défaut d'aversion ouverte, le « moi de Marie » se devine ainsi dans de discrètes sympathies, mais aussi parfois dans une sourde angoisse qui n'est pas sans lien, notons-le, avec Brossays Saint-Marc à qui l'on prête la formule : « à Rennes, rien ne prend sauf le feu !²⁰ ». Pas moins de 45 notices sont en effet consacrées aux incendies, sans commune mesure avec la place dévolue aux inondations (5)²¹. Ce nombre est d'autant plus significatif que les incendies dont il s'agit sont tous demeurés très contenus, beaucoup ne concernant qu'un atelier, une écurie, un terrain vague voire une meule de foin à la ferme de la Bintinais (19 janvier 1887). Le *Journal* de Gobaille confirmerait ainsi le poids du grand brasier de 1720 dans la mémoire urbaine et la grande peur, induite, des Rennais à l'égard des flammes, quoique celles-ci ne soient pas plus fréquentes dans leur cité que dans une autre. Au fil des années, il laisse cependant affleurer les signes de la meilleure maîtrise des sinistres, par le biais des assurances (à partir de 1885, il fournit l'estimation des dégâts et leur degré de couverture) mais aussi en raison de la modernisation du réseau de distribution d'eau, qu'il ne manque pas de relever (14 juillet 1882). Car le *Journal* donne aussi à lire, en filigrane, la métamorphose de la ville, dont Gobaille mesure bien l'accélération après 1860, qu'il s'agisse de la progression du chemin de fer ou, même, d'une certaine façon, des ascensions en ballon, qui suscitent régulièrement son intérêt.

Un texte singulier, en définitive, que ce « journal ». Son titre, on l'a compris, est éminemment trompeur dans la mesure où il n'a rien du journal intime, par excellence l'écrit de l'introspection et de la confiance, qui se développe fortement au cours du XIX^e siècle. Sans doute se rapproche-t-il davantage du livre de raison mais, nous l'avons vu, il s'en distingue aussi. En définitive, s'il fallait à tout prix lui attribuer une désignation, nous suggérerions de le ranger dans la catégorie des éphémérides urbaines. Mais le plus important est d'en bien noter le caractère hybride, qui vient rappeler l'étonnante variété de forme des écrits du for privé, une variété qui s'accroît très vraisemblablement au XIX^e siècle et dont, par force, les typologies habituellement utilisées dans la littérature spécialisée sont impuissantes à rendre compte.

Un siècle après *Les Confessions*, l'effacement du « je » frappe à la lecture. Qu'on en juge, une fois encore, à la manière dont Gobaille rapporte la mort de son épouse : « Minuit et demi. Joséphine Marie Lenoir, née le 28 mars 1817, épouse de

20. GATTI, Claire, « Quelle(s) mémoire(s) pour l'incendie ? », dans Gauthier AUBERT et Georges PROVOST (dir.), *Rennes 1720. L'incendie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, p. 316.

21. L'histoire des incendies au XIX^e siècle a été récemment renouvelée par BURY, Jacques, *Des villes à l'épreuve du feu ? Autorités publiques, pompiers, policiers et gendarmes face à l'incendie au XIX^e siècle*, dactyl., thèse de doctorat en histoire contemporaine, Sorbonne université, 2021.

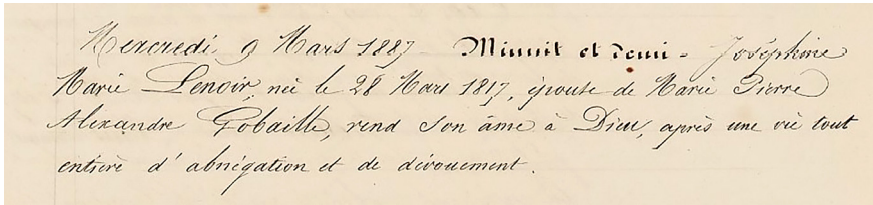


Figure 3 – Notice du 9 mars 1887

Marie Pierre Alexandre Gobaille, rend son âme à Dieu, après une vie tout entière d'abnégation et de dévouement » (9 mars 1887). Peut-on brider la subjectivité davantage ? Tout juste remarquera-t-on que les trois premiers mots, qui disent l'heure du trépas, sont tracés de façon plus appuyée et plus droite qu'à l'accoutumée afin, très certainement, de dire, *quand même*, l'exceptionnalité du moment (fig. 3). Il ne s'ensuit certes pas que l'on ne puisse rien saisir de notre chroniqueur ; simplement, on l'a vu, est-on condamné à le traquer dans ce qu'il dit du monde qui l'entoure et que sa subjectivité nimbe de part en part. On peut alors prudemment esquisser un portrait en creux de Marie Gobaille : de son intégration réussie dans la bonne société locale mais aussi de sa sensibilité, c'est-à-dire, pour parler comme Lucien Febvre, de sa « vie affective²² », faite, pêle-mêle, de ferveur religieuse, de foi dans le progrès et de goût pour le beau.

Ajoutons pour finir que ce monde qui entoure Gobaille, et qui appelle sa plume, est dans une très large mesure la ville de Rennes, la ville où il est né, a grandi, s'est marié, a effectué ses études et sa carrière. Sa ville, en somme. Ainsi le *Journal*, s'il ne cesse de parler en creux de Marie Gobaille, ne cesse non plus de parler « en plein », si l'on ose dire, de Rennes. On pourrait presque affirmer que Rennes est le principal personnage du *Journal* : « Elle ma ville », devrait-on finalement dire, bien plus que « Moi Marie Gobaille ».

Que l'enquête se poursuive !

Jean LE BIHAN

Maître de conférences HDR en histoire contemporaine
à l'université Rennes 2, laboratoire Tempora

Georges PROVOST

Maître de conférences en histoire moderne
à l'université Rennes 2, laboratoire Tempora

22. FEBVRE Lucien, « La sensibilité et l'histoire. Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? », *Annales d'histoire sociale*, t. 3, n° 1-2, janvier-juin 1941, p. 5-20.

